

# Comptes rendus bibliographiques

Autor(en): **Muhll, H. Von der / Guisan, Gilbert / Mercanton, Jacques**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **18 (1944)**

Heft 3

PDF erstellt am: **09.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## COMPTE RENDU BIBLIOGRAPHIQUE

---

Gottfried BOHNENBLUST : *Vom Adel des Geistes, Gesammelte Reden*, Zurich, Morgarten-Verlag, 1943, 1 vol., S. VIII, 506.

En face de la manie de publier qui a possédé notre monde au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, nos meilleurs auteurs suisses ont conservé un scrupule remarquable, parfois excessif, de confier leurs écrits à l'imprimerie. Ainsi, sur les neuf volumes d'œuvres de Jacob Burckhardt dans la jolie collection de poche Kroener, deux tiers, et même les « Considérations sur l'histoire », sont des publications posthumes. Par nature le Suisse, un peu avare de ses mots, semble encore se méfier des livres. Accomplir sa tâche quotidienne avec le moins de mots possible, c'est être dans la bonne tradition. Il a gardé le respect de la parole. Comme Luther qui écrit : « Im Anfang war das Wort », il sait que la parole implique à la fois l'esprit et l'action.

Ce souci de la parole, miroir fidèle de la pensée, un égal sens de la responsabilité envers les poètes et penseurs dont on parle et envers les hommes auxquels on s'adresse, un respect profond de l'esprit et une confiance inébranlable en son pouvoir, nous les retrouvons tout au long du volume dont nous avons à rendre compte ici. Soyons reconnaissants à M. Bohnenblust qu'à l'occasion de son 60<sup>me</sup> anniversaire il se soit décidé à réunir en un recueil 36 discours prononcés entre 1919 et 1943. Leur caractère divers pourrait être rendu par les termes d'« Eloges, discours, conférences et travaux ». Le titre commun de « Reden » signifie que presque tous ont été dits, adressés de vive voix à une assemblée ou à une société. Ils nous font sentir vivement la vérité du mot de Gœthe qui pensait, il est vrai, non à la Suisse, mais à l'Orient et à l'antiquité : « Wie das Wort so wichtig dort war, weil es ein *gesprochen* Wort war. » La plupart de ces discours ont déjà paru séparément en brochures, ou dans des revues, des annuaires. Beaucoup de leurs auditeurs avaient sans doute exprimé le vœu de pouvoir les relire après les avoir entendus. Nous les comprenons. Rassemblés et groupés avec goût, ces travaux font une impression tout autre que lus ou entendus isolément. La forte et riche personnalité de leur auteur ressort infiniment mieux. Ses scrupules, exprimés à la p. VII de l'avant-propos, sur l'opportunité de réunir en volume des discours à l'objet déterminé, par une occasion précise, ne sont pas fondés. Ils soutiennent victorieusement l'épreuve d'une lecture attentive et critique. Leur intérêt n'est pas limité à la date où ils ont vu le jour. Ils sont nés, comme de vrais poètes, pour mener une vie longue, prospère et féconde. Cela tient sans doute au fait que leur auteur a bien plus à dire qu'il ne dit à chaque occasion. Il puise à pleines mains dans ses

richesses : « er schöpft aus dem vollen ». Se limitant lui-même sévèrement chaque jour où il prend la parole, il ne dévoile que pas à pas, et presque involontairement, ses connaissances, sa culture, les ressources de son esprit et de son cœur, ses idées et son caractère, dont on découvre l'image de plus en plus complète avec un plaisir et un intérêt croissants.

Entre les trois parties du volume, et d'un discours à l'autre, il y a des correspondances et des harmonies, un peu comme dans une symphonie des motifs sont repris, soulignés et développés. On sent bientôt qu'on a affaire à un penseur, un musicien et un poète, également à l'aise dans le domaine de Bach, de Kant et de Spitteler, mais qui s'est imposé la discipline de ne parler que de choses qu'il connaît à fond, qu'il a étudiées de près et qu'il a comprises. Ainsi la grande variété des sujets traités et des caractères évoqués n'aboutit pas à la dispersion, mais à une connaissance plus complète et plus riche de l'homme ; l'impression finale est d'une forte unité.

Les douze premiers discours, où voisinent des musiciens comme Bach et Beethoven, des poètes comme Claudius et Eichendorff, des penseurs et humanistes comme Kant et Gœthe, sont groupés sous le titre de « Grandeur et limites de l'homme ». La seconde douzaine réunit des Suisses, de Lavater à Lienert et Maria Waser. A côté de figures comme Gotthelf, Keller, Meyer et Spitteler, semblables à des arbres aux racines profondes, au tronc puissant et à la frondaison abondante, les profils moins imposants de Leuthold, Adolf Frey et Widmann sont dessinés en traits inoubliables. Comme Gœthe domine le premier groupe, Spitteler domine le second. Les paroles prononcées pour son 75<sup>me</sup> anniversaire ont la même mesure, la même sûreté, la même clairvoyance que le discours prononcé dix ans après sa mort. La sympathie n'a pas voilé, mais éclairé et enrichi le jugement de notre auteur. Son amitié avec Spitteler, ses relations avec Frey, l'ami et le biographe de C.F. Meyer, le rattachent à une grande tradition et lui ont ouvert, en plus de ses dons personnels, d'une manière exceptionnellement heureuse, l'accès au cœur des grands poètes. Le résultat de cette faveur, qui a trop souvent manqué aux critiques, se fait sentir à travers tout le volume.

Certains lecteurs, se souvenant de cours entendus autrefois, regretteront peut-être que le portrait si vivant d'Eichendorff ne soit pas complété par des études sur Hoelderlin, Novalis et Moerike, qu'une étude sur Schiller et la Suisse ne complète pas celle sur Gœthe et la Suisse, que Nietzsche, né il y a 100 ans, ne contraste pas avec Kant, évoqué il y a 20 ans, à l'occasion de son 200<sup>me</sup> anniversaire. Patientons, et sachons goûter d'abord ce qui nous est offert aujourd'hui. Relevons que, si aucune étude spéciale n'est consacrée à Haller ou Jacob Burckhardt, des citations et des allusions fréquentes à ces deux hommes dénotent une familiarité avec leur œuvre qui nous laisse espérer que M. Bohnenblust n'a pas encore dit son dernier mot sur eux. D'ailleurs il est de ces auteurs qui ne lassent jamais parce qu'ils ne veulent pas épuiser le sujet et tout dire. Ses discours font appel à la collaboration active de ses auditeurs et

éveillent en nous le désir de remonter personnellement aux sources inépuisables qu'il s'entend à nous faire découvrir et mieux connaître.

Le troisième groupe de discours et travaux traite, sous le titre commun d'« Humanisme confédéré », de problèmes de notre vie intellectuelle et nationale. Relevons des titres comme *Von der Freiheit eidgenössischen Geistes* (1937), *Die Bedeutung der Universität für unser geistiges Leben* (1943), complété par *Philologie und Historie* (1942), *Genfs Weltwirkung* (1942), où chaque lecteur, quelle que soit sa profession, trouvera une nourriture saine et abondante. Ici, c'est le patriote au cœur généreux et au caractère ferme qui s'adresse à nous. Mais un patriote qui sait voir au delà des frontières du Jura, des Alpes, du Rhin et du Rhône, précisément parce qu'il aime profondément son pays qu'il connaît à fond. Nos vrais guides et conseillers sont ceux qui ont le coup d'œil européen et embrassent dans leur sympathie le monde entier. M. Bohnenblust a été, il y a bien des années déjà — la suite de ses discours de 1919 à 1943 en fait foi —, un témoin singulièrement clairvoyant de l'évolution de l'Allemagne. Son inquiétude ne venait pas seulement d'un esprit lucide, mais d'un cœur fidèle, attaché, à travers toutes les crises, aux meilleures créations et traditions d'un peuple qui souvent n'a pas su voir où étaient ses forces les plus précieuses. De même, lorsqu'il s'adresse au peuple suisse, il ne le flatte jamais. Eclairé par sa connaissance des vrais trésors de l'Europe, il sait voir chez nous aussi ce qui est juste et faux, ce qui est bon et mauvais. Il est rare que dans un même homme s'allient le coup d'œil sûr, le jugement clair et l'intuition profonde. Celui qui a ces dons est plus qu'un critique, c'est un créateur et un constructeur. La Suisse accueillera avec reconnaissance ce livre d'un bon citoyen.

H. Von der MUHLL.

\* \* \*

Pierre CHESSEX : *Petit traité d'analyse logique*, pp. 105, Lausanne, Librairie F. Rouge & Cie, 1944.

Les grammairiens jouissent de grands et enviables privilèges : pour eux, plus que pour les autres savants, tout étant dit, l'essentiel de leurs travaux réside souvent dans un effort de précision et de simplicité, d'ordre et de clarté, grâce à quoi leur activité s'apparente à l'art. Toutefois, modestes, ce n'est pas de l'art qu'ils se réclament, mais plutôt de la commodité, de l'utilité « pratique », et c'est ainsi qu'ils parlent — comme les cuisinières de belles casseroles — d'une belle grammaire, d'un beau manuel. En composant un *Traité d'analyse logique*, M. Chessex n'a pas dérogé à l'usage : son livre « est destiné avant tout au corps enseignant et aux élèves des divers degrés de nos écoles ». Il doit « rendre service ». De meilleures définitions, un exposé plus lumineux des rapports qui unissent mots ou propositions, voilà donc ce que le lecteur peut attendre d'un pareil volume. Ses désirs sont-ils comblés ? Au moins en partie. L'ouvrage de M. Chessex est utile par la vue d'ensemble qu'il donne de l'analyse

grammaticale et logique, par ses classifications, par ses tableaux. Cependant il appelle quelques observations.

Une première remarque : pourquoi conserver l'expression « analyse logique » ? S'il est une équivoque à tuer, c'est bien celle-là. Comment parler encore de logique, quand on est amené à constater que la principale n'exprime pas toujours l'idée la plus importante d'une phrase ? Pour notre part, nous préférons l'expression plus neutre et plus exacte d'« analyse syntaxique ».

Puis, quelques remarques sur des définitions :

1. Définition du verbe : « Le verbe est un mot qui exprime soit que l'on *est*, soit que l'on *fait* ou que l'on *subit* quelque chose. Le verbe exprime donc *l'état* ou *l'action* » (p. 11). Pourquoi insister particulièrement sur cette idée de « subir » ? A cause du passif, selon l'exemple donné : « le feu est activé par le soufflet » ? Mais on parlera de cette valeur particulière du verbe au chapitre du passif. Pour la définition du verbe, que l'on s'en tienne aux généralités. Bruneau et Heulluy disent : « Le verbe exprime l'action, au sens que les grammairiens donnent à ce mot. Une action, c'est tout ce qui se fait, tout ce qui arrive, tout ce qui se produit. »<sup>1</sup>

Et c'est très bien.

2. Définition du verbe intransitif : « Le *verbe intransitif* exprime un état ou une action qui ne sort pas du sujet, c'est-à-dire qui ne passe pas sur un objet. » (p. 16). Que faut-il entendre par cette « action qui ne sort pas du sujet » (la formule se trouve aussi chez Brunot) ? M. Chessex nous donne l'exemple : « le serpent rampe ». L'action, telle qu'elle a été définie, est d'une représentation difficile. Pourquoi ne pas se contenter de la deuxième partie de la définition : « qui ne passe pas sur un objet » ? C'est la formule adoptée par la Grammaire Larousse. Bruneau et Heulluy écrivent : « une action qui n'intéresse que le sujet »<sup>2</sup>. C'est encore mieux.

A propos du verbe intransitif, une remarque encore : M. Chessex écrit : « Certains verbes *intransitifs* sont parfois suivis d'un mot de même racine ou de sens voisin, que l'on serait tenté de prendre pour un complément d'objet. En réalité, cet objet ne sert qu'à renforcer ou à qualifier l'action marquée par le verbe, qui demeure *intransitif*. Exemples : « Vivre sa vie. — J'irai toujours mon chemin. — Mon corps ne meurt-il pas tous les jours mille morts ? (R. Garnier) » (pp. 16-17). Cette manière de voir est celle de Georges et Robert Le Bidois<sup>3</sup>, qui nous paraissent assez embarrassés sur ce point. Ferdinand Brunot, Bruneau et Heulluy et les auteurs de la Grammaire Larousse sont

---

<sup>1</sup> Charles BRUNEAU et Marcel HEULLUY : *Grammaire pratique de la langue française à l'usage des honnêtes gens*, Paris, Delagrave, 1937, pp. 292.

<sup>2</sup> *Op.cit.*, pp. 300.

<sup>3</sup> Georges et Robert LE BIDOIS : *Syntaxe du Français moderne*, Paris, Picard 1935, t. I, pp. 390.

d'un autre avis, qui nous semble plus judicieux : le verbe, pour eux, devient vraiment « objectif » (Brunot), « transitif » (Bruneau, Larousse).

3. La conception de la proposition nous paraît peu heureuse : M. Chessex nous dit d'abord : « La proposition simple normale comprend ordinairement (« normale » ne suffisait-il pas ?) divers termes essentiels. Ce sont : le *verbe*, son *sujet*, ses *compléments* et *l'attribut du sujet*. » (p. 10). Ce qui l'amène, avec des phrases telles que « l'enfant joue ; mange ; viens me voir demain », à parler de propositions elliptiques. Or, si l'ellipse est « une figure de rhétorique consistant à ne pas exprimer un ou plusieurs mots que l'esprit doit suppléer » (p. 10), nous ne voyons pas, quant à nous, dans les phrases ci-dessus, les mots qui font défaut. Où est l'ellipse ? Il eût été plus conforme à la réalité de considérer « mange » comme la proposition *la plus simple*, et de montrer qu'une telle proposition peut se compliquer par l'adjonction d'un sujet, d'un complément, etc.

4. La définition de la proposition indépendante se veut tellement précise, tellement complète, qu'elle en devient fautive : « La proposition indépendante (ou absolue) est celle dont le verbe ne dépend d'aucune autre proposition, *qui a par elle-même un sens complet, et dont ne dépend aucune autre proposition*<sup>1</sup> » (p. 48). Or il est des propositions indépendantes juxtaposées, dont M. Chessex ne manque pas de nous parler : indépendantes unies par un rapport logique d'idées (« Je l'avais prévu : vous vous êtes trompés »), ou encore « unies par un rapport de cause à effet marqué par les adverbes *plus, moins, mieux*, répétés ou apposés l'un à l'autre » (« Plus le temps passe, plus il sent son malheur »). Peut-on pour ces propositions juxtaposées dire que chacune d'elles a « par elle-même un sens complet », affirmera-t-on qu'il n'y a pas entre elles une dépendance réciproque ? La Grammaire Larousse se montre plus habile : « Les propositions d'une phrase sont dites indépendantes lorsque chacune se suffit grammaticalement à elle-même... Les termes d'indépendantes, de juxtaposées, de coordonnées se rapportent seulement à la *forme* des propositions. En effet, au point de vue du *sens*, des propositions indépendantes, juxtaposées ou coordonnées, par exemple, peuvent présenter une relation étroite, une véritable subordination » (p. 84).

Au reste, la clarté, dans l'ouvrage de M. Chessex, n'est qu'intermittente : les exemples sont souvent discutables :

Pp. 13/14 : « *La porte est ouverte par le concierge.* » « Il y a ici une action exprimée par le passif. La phrase signifie : *en ce moment, le concierge ouvre la porte.* » Pas nécessairement.

P. 27 : A propos des compléments du verbe, M. Chessex distingue entre compléments d'objet et compléments de propos. Soit. Mais l'exemple « Discours sur le style » ne comporte qu'un complément de nom.

---

<sup>1</sup> C'est nous qui soulignons.

P. 41 : « Les compléments de l'adjectif lui sont *toujours* reliés par une préposition qui est le plus souvent *à* ou *de*... » Or, on nous donne plus loin l'exemple que voici : « le pied plat digne qu'on le confonde. » Où est la préposition annoncée ? Pourquoi M. Chessex s'est-il exprimé d'une manière si absolue, puisqu'il lui faut reconnaître que la proposition « qu'on le confonde » est reliée à l'adjectif par une conjonction ?

P. 50 : M. Chessex distingue entre propositions consécutives (« La route est barrée, par conséquent il faudra prendre le chemin de traverse ») et propositions conclusives (« Je pense, donc je suis »). Ne tombons-nous pas dans les distinctions de la scolastique la plus subtile ?

Faut-il ajouter que la langue de ce traité et certaines remarques sur la langue ne sont pas sans susciter parfois quelque surprise ?

P. 51 : « Les propositions incisives... sont des propositions... placées au début, *dans le courant* ou à la fin des phrases... »

P. 54 : « On serait bien *emprunté* pour trouver une principale à suppléer. »

P. 65 : Un exemple de verbe régissant tantôt l'indicatif, tantôt le subjonctif : « Je dis qu'elle est délicate et qu'elle prenne ce manteau ». Impossible de jouer sur le verbe « dire » et de lui donner à la fois, comme l'explique le commentaire, le sens de « j'affirme » et de « je veux ».

P. 75 : « Souvent, imitant la construction du mot *quoique*, on construit les subordonnées à sens causal sans verbe. Exemple : Parce que jeune et jolie, elle a un succès fou. » Une tolérance, un encouragement ? On voudrait une mise en garde.

P. 81 : « On rencontre le *subjonctif* (rarement *l'indicatif* ou le *conditionnel*) après *quoique*, *bien que*. » Il faudrait préciser qu'indicatif et conditionnel se rencontrent, commandés par *quoique* ou *bien que*, dans la langue d'il y a trois siècles ou dans la langue populaire d'aujourd'hui.

Les grammairiens jouissent de grands et enviables privilèges, disions-nous en commençant. Voire. La précision et l'exactitude ne sont pas des vertus faciles. Et c'est pourquoi grammairiens et traités continuent de s'écrire.

Gilbert GUISSAN.

\* \* \*

Maurice GEX : *Initiation à la Philosophie*, 1 vol., pp. 326, Lausanne, Librairie de l'Université, F. Rouge & Cie S.A., 1944.

*L'Initiation à la philosophie* que vient de publier M. Maurice Gex a le double mérite de nous offrir l'exposé le plus méthodique et de nous engager dans la lecture la plus aimable. Ce n'est pas exactement un manuel ; mais la clarté de son plan, la rigoureuse simplicité de son exposition, qui n'use d'aucun terme qu'il n'explique et ne procède jamais par allusion, mais par référence à des faits expressément indiqués, enfin l'index analytique très complet que l'auteur



a joint à son ouvrage, lui confèrent toutes les vertus pratiques d'un manuel ; et, d'autre part, la souplesse vivante de l'exposé, l'honnêteté de son langage, le souci qu'a pris l'auteur de dégager dès l'abord la valeur humaine et culturelle de la discipline philosophique, font de ce bref ouvrage la lecture la plus utile pour quiconque désire à la fois apprendre ce qu'ont pensé les grands philosophes et apprendre lui-même à penser. Car — M. Gex y insiste et cela paraît dans tout son livre — rien n'est moins le domaine du hasard et de l'arbitraire que l'histoire de la pensée : il n'y a que quelques grands problèmes, quelques hautes solutions ; penser n'importe quoi, c'est penser mal et faux. Et si l'auteur, dans sa préface, désigne son exposé comme une « table d'orientation de la pensée humaine » dans son développement historique, on peut y apercevoir aussi, semble-t-il, une table d'orientation de la pensée dans sa structure et dans ses lois ; elles se dégagent de ce développement même, à la fois si créateur et si nécessaire.

Divisant son ouvrage en trois parties correspondant aux trois problèmes : problème de l'être, problème de la connaissance et problème moral, M. Gex range les systèmes qu'il expose sous l'une ou l'autre de ces dénominations selon l'aspect qui lui a donné historiquement sa plus grande importance. C'est ainsi que l'idéalisme de Platon appartient essentiellement au problème de l'être, le criticisme de Kant à celui de la connaissance. Cette méthode, qui a l'avantage de ne pas scinder l'exposé d'un système en plusieurs tronçons, n'est pas absolument rigoureuse cependant : Schopenhauer apparaît au chapitre du problème de l'être avec son volontarisme, au chapitre du problème moral avec son pessimisme. D'autre part — et c'est là que la sûreté d'esprit de l'auteur se révèle — cette méthode suppose un choix : exposant le spiritualisme, par exemple, M. Gex s'en tient à ses deux aspects essentiels : le spiritualisme dualiste de Descartes, moniste de Leibniz. Mais ce choix même, dans sa justesse, appartient à la discipline de la pensée et instruit le lecteur attentif.

L'auteur de ce livre est un humaniste, au vrai sens modeste du terme : il est soucieux à la fois de faire sentir la qualité des systèmes qu'il explique et de dégager la riche personnalité des auteurs ; il en raconte la vie, il connaît l'art de les citer. D'autre part — et c'est là, je crois, ce qui donne à son ouvrage sa physionomie la plus originale — il possède une solide formation scientifique, qui lui permet, dans un exposé si succinct, d'ouvrir la plus large perspective sur la connaissance que, depuis vingt siècles, la science a prise de l'univers. Faire apercevoir l'harmonie qui règne entre les démarches divergentes de la pensée humaine, c'est dégager, de l'activité même de l'intelligence qui distingue et qui ordonne, l'unité de l'esprit. Voici qui marque assez la haute qualité philosophique de cette *Initiation*.

Jacques MERCANTON.

---

**Editeur :** Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.

**Rédacteur responsable :** Georges Bonnard, Pully.

**Impression :** Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.

**Responsable de la partie des annonces :** Imprimerie Centrale S. A., Lausanne.